

*Au Puits  
de  
La Paracha*

*Pensées recueillies  
de Rabbi  
Elimelech  
Biderman Chlita*

*Ki Tissa - Para*



# Au Puits de La Paracha

Ki Tissa - Para

**« Tu me verras de derrière » : lorsque la fin révèle que tout était pour le bien**

« Tu me verras de derrière mais Ma face ne sera pas vue. » (33, 23)

Il arrive souvent qu'un homme traverse de telles épreuves et des événements tellement étranges que toute son existence en est déstabilisée.

Le flot des bouleversements et des soucis est tel qu'il ne sait plus sur quoi se reposer. Que faire dans une pareille situation ? **S'armer de confiance dans le fait que tout provient du Ciel.** Il devra se dire : « Prends patience, et tu verras que tout était soigneusement calculé. **Il s'avère que tous les événements avaient leur raison d'être pour ton bien !** »

Voici l'explication que donne le 'Hatam Sofer (Torat Moché) du verset : « Tu me verras de derrière » :

« Nous constatons, écrit-il, un certain nombre de choses qui se produisent dans le monde et qui suscitent notre étonnement : "Comment le Saint-Béni-Soit-Il peut-Il agir ainsi ?" Néanmoins, après un certain temps, nous réalisons rétroactivement que tout n'était qu'une préparation à la réalisation d'un plan grandiose. Comme lors du miracle de Pourim : l'exécution de Vachtî, le rapt d'Esther, ainsi que tout ce qu'entraînèrent ces événements, tout n'était qu'une préparation à la délivrance du Klal Israël. Néanmoins, avant le dénouement du plan Divin, nous sommes incapables d'en saisir la signification (au moment de l'épreuve, un homme n'en comprend pas la raison). Cependant, notre confiance

demeure : ce qui arrive n'est sûrement pas vain mais dissimule quelque chose qui nous échappe. Cette confiance est bénéfique car elle est source de récompense. C'est le sens du verset « Tu me verras de derrière » : après l'aboutissement du plan Divin, tu verras et tu comprendras rétroactivement tout ce qui s'est passé<sup>1</sup>. En revanche, avant le dénouement final, « Ma face ne sera pas vue », autrement dit : nous ne sommes pas en mesure d'en saisir la signification<sup>2</sup>. Notre rôle consiste à renforcer notre Emouna et nous mériterons ainsi de voir finalement que "tout ce que le Ciel accomplit est pour le bien" (Brakhot 60b).

Le 'Hafetz 'Haïm l'illustra une fois par la parabole qui suit :

Un homme sillonnait les routes, allant de ville en ville. A l'approche du soir, il entra dans une auberge pour y passer la nuit. Tôt le lendemain matin, il voulut continuer son chemin et prit donc aimablement congé de l'aubergiste. Néanmoins, avant de partir, il lui fit des remarques quant à la manière dont il avait placé les armoires et les autres objets dans la chambre. Selon lui, il aurait été préférable de faire passer l'armoire du côté du deuxième mur, le four à un autre endroit, etc. L'aubergiste lui répondit alors : « Tu n'es venu que pour une seule nuit et tu veux déjà changer l'ordre des choses et réarranger la maison ? Aurais-tu l'intention de t'établir ici ? »

**Le message est clair : nous sommes dans ce monde « Soixante-dix ans, et pour les vigoureux, quatre-vingt ans » (Téhilim 90, 10), et nous voulons déjà donner des conseils sur la manière "d'arranger" le monde. Nous ne**

1. En hébreu "après" et "derrière" s'expriment par le même mot אַחֲרַיִם, et le verset peut donc se lire : « Tu me verras "après". » N.d.t.

2. En hébreu, "face" (פָּנַיִם) et "avant" (לְפָנַיִם) sont de la même racine, et le verset vient donc suggérer : « "Avant" ne sera pas vu. » N.d.t.



pouvons pas, en temps qu'habitants de passage dans ce monde, nous arroger le droit de juger celui-ci. **Seul "Le Maître de maison", pour qui ce monde est la résidence principale, comprend parfaitement les besoins de la maison** et a une bonne raison de "mettre l'armoire ici et non là-bas" !

Un juif malheureux, accablé par de nombreuses épreuves et souffrances, avait l'impression de ne connaître que malheur et amertume dans son existence. Une fois, il vint épancher son cœur devant Rabbi Moché Kliers, Av Beth Din de Tibériade.

« Pourquoi me racontes-tu seulement la moitié de l'histoire ?, lui fit remarquer Rav Moché. Pourtant, cet adage populaire est bien connu : "ce n'est qu'aux imbéciles qu'on ne montre que la moitié du travail !" »

Très étonné de ces paroles, l'homme répliqua :

« Que le Rav m'excuse, mais je n'arrive pas à comprendre le fond de sa pensée. De quelle "moitié" parle-t-il ?

-Tu n'es arrivé qu'à la moitié de l'histoire, répondit le Rav avec le ton agréable et le visage affable qui le caractérisaient. Attends un peu, l'histoire n'est pas encore finie. Arme-toi de patience et tu verras bientôt que tout était soigneusement calculé pour ton bien le plus grand et tu remercieras Hachem de t'avoir éprouvé ! »

Rabbi Ménaché Israël Reizman raconta une fois ce que Rabbi Haïm Brime lui-même entendit une fois d'un vieil homme qui n'était encore qu'un enfant lorsque fut construite la synagogue "Tiférette Israël" à Jérusalem. Rabbi Nissan Bak Choël, ainsi se nommait-il, fut l'envoyé de l'Admour de Rougine qui fournit également l'argent pour les besoins de la construction (en pratique, celle-ci fut construite par le fils après le décès de son père).

Lorsque les travaux de construction s'achevèrent, les murs intérieurs étaient blancs et unis. C'est pourquoi on amena de l'étranger un peintre renommé pour dessiner sur les murs et y faire des fresques. Des jours

et des semaines, celui-ci accomplit un dur et épuisant labeur. Pendant ce temps, les enfants entraient et sortaient de la synagogue pour contempler l'œuvre du peintre en s'étonnant de ne voir aucun "motif" apparaître. Ils voyaient le peintre travailler des heures à "salir" les murs : il traçait un long trait dans un endroit qu'il arrêta à un autre endroit, et en face duquel il traçait trois petits traits... un demi-cercle à droite... un demi carré à gauche, en face desquels il faisait des gribouillages sans aucun sens. Ici, il répandait une quantité généreuse de peinture noire et à côté, il tachait le mur de peinture jaune... de là, il continuait sur le deuxième et le troisième mur avec diverses couleurs, ce qui faisait ressembler la synagogue à ce qui est écrit dans la Torah : « rayés, tachetés et mouchetés ». Les jeunes faisaient la moue. Ils ne comprenaient pas ce qu'on avait bien pu trouver à ce peintre de l'étranger ! Pour gribouiller sur les murs, on aurait très bien pu utiliser les enfants de l'endroit ! Était-ce bien cela que l'on avait tant attendu et espéré ? N'aurait-il pas mieux valu laisser tout blanc et uni ? **Et cette situation dura plusieurs semaines, le peintre travaillait et les enfants s'étonnaient. Il ne cessait de gribouiller et eux, de se moquer.**

Un jour, le peintre annonça que dans deux jours, il aurait fini. Toutefois, il ajouta que, durant ce temps, il aurait besoin d'une totale tranquillité et il demanda qu'on le laissât seul dans la synagogue sans les enfants qui lui couraient entre les jambes et ne cessaient de le déranger. Ainsi fut fait : la synagogue fut fermée à clé sans qu'il fût possible d'y entrer.

L'œuvre arriva à son terme. Les portes furent grand ouvertes, les fidèles pénétrèrent à l'intérieur et... le souffle coupé, ils contemplèrent avec émerveillement la beauté du dessin et des fresques. Car durant ces deux jours, le peintre avait "achevé le travail" : il avait relié un trait à l'autre et avait fait se correspondre les couleurs, si bien que s'offraient à leurs regards des arbres fruitiers et bourgeonnant, agrémentés également de



fleurs... ainsi que des paysages enchanteurs. **Ils comprirent alors que tout leur perplexité venait de ce que le tableau n'était pas encore fini. Mais dès qu'il le fut, ils se rendirent compte que chaque trait avait un but et un rôle à jouer, une raison d'être et une utilité, et qu'il en était de même pour chaque couleur : elles formaient une harmonie parfaite en se complétant à merveille l'une avec l'autre.**

Cette parabole permet d'expliquer un enseignement de 'Haza'l (Brakhot 10a) à propos du verset (Chemouel I 2, 2) : אין קדוש דה' כי אין בלתיך [« Il n'y a pas plus saint qu'Hachem car il n'y a rien en dehors de Toi et il n'y a pas de Rocher (רש) comme notre D. »], et nos Sages de commenter :

« Que signifie : "il n'y a pas de Rocher (רש) comme notre D." ? Cela signifie qu'il n'y a pas de צייר (dessinateur) comme notre D. »

La question posée sur ce commentaire est bien connue : en quoi comparer le Saint-Béni-Soit-Il à un dessinateur est-il si élogieux ?

D'après ce qui précède, cela se comprendra aisément : un homme va dans ce monde qui est celui du Saint-Béni-Soit-Il, et il s'étonne en voyant comme Hachem le dirige : Il lui donne un coup dans un certain domaine, puis à nouveau, le fait chuter dans un autre, lui fait perdre dans un troisième et lui fait subir un terrible manque dans un autre. Et il se demande : « Pourquoi ? Pour quelle raison ? Ai-je mérité une telle chose ? Qu'advient-il de moi à la fin ? » et se pose d'autres questions semblables concernant son prochain : sur ses difficultés à gagner sa vie, sur sa santé déficiente, sur son manque de satisfaction, de paix, de sérénité, chacun selon ses épreuves.

On lui dira : « Cher ami, écoute bien : le Saint-Béni-Soit-Il est le dessinateur. Il dirige Son monde comme un artiste expérimenté.

Tout ce que tu vois de tes yeux n'est qu'une partie d'un grand tableau. Laisse tes questions de côté et, plus tard, lorsque l'oeuvre sera fini, tu verras qu'il n'y a ni "tache", ni "trait" vain, mais tout est lié, tressé et attaché l'un à l'autre. A la fin, tu comprendras comment chaque détail (avec ses difficultés inhérentes) constituait un élément important et essentiel dans le tableau final, pour ton bien et ton profit les plus grands. »

### Surmonter les épreuves et faire don de soi-même

« Et tu feras un bassin en cuivre. » (30, 18)

Pour chaque ustensile du Sanctuaire, la Torah donne des dimensions de longueur et de largeur, à l'exception du bassin que **Moché fit, pour lequel aucune dimension n'est explicitée.** Dès lors, il faut comprendre en quoi le bassin est différent de tous les autres ustensiles. En outre, on peut se demander pourquoi, au sujet du bassin que fit Chlomo pour le Temple, il est donné une mesure, comme il est dit : « Et il fit une mer, par coulée, dix coudées d'un bord à l'autre » (Chroniques II 4, 2), alors que celui de Moché n'en comporte aucune.

Les Maîtres du Moussar expliquent que le bassin du Sanctuaire fut fait à partir des miroirs "des légions"<sup>3</sup>, comme l'écrivent les Richonim (le Ramban et le Ibn Ezra sur la Parachat Vayakel). Et les femmes d'Israël firent don de ces miroirs, qui étaient destinés à la faute, et elles les consacrèrent à Hachem [Rabbénu Avraham, le fils du Ramban explique (dans son commentaire de la Torah) qu'elles prirent chacune une pierre et la jetèrent sur leur miroir, le réduisant ainsi en débris]. C'est la raison pour laquelle la Torah ne donne aucune mesure car **chaque "petit peu" de Yetser Hara brisé par l'homme a une immense valeur pour Hachem. Et au contraire, plus on ajoutera et on apportera devant Lui davantage de "Yetser Hara**

3. Cette appellation leur fut donnée parce que, grâce à eux, les femmes d'Israël en Egypte, donnèrent naissance aux légions d'Israël (N.d.t).



brisé", plus on Lui procurera de plaisir. Chaque Yetser surmonté possède une valeur inestimable.

Voyons jusqu'où va la bonne récompense de celui qui surmonte son Yetser et brise ses tendances naturelles et ses traits de caractère en l'honneur d'Hachem et par amour pour Lui :

Il est en effet écrit dans notre Paracha (32, 27-29) : « *Que chaque homme ceigne son épée sur sa hanche ; allez et venez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun tue son frère (...).* » Les fils de Lévi firent selon la parole de Moché (...). Moché dit : « *Consacrez-vous dès aujourd'hui à Hachem parce que chacun L'a vengé sur son fils, son frère, et que ce jour, Il vous donne la bénédiction.* » », et le Netsiv, dans son livre "Emek Brakha" d'expliquer :

« Ils reçurent un autre bénéfice extraordinaire de cet acte hors du commun [d'avoir, chacun, mis à mort son propre frère et son ami] : avoir été rendus dignes de la bénédiction. **Car pour avoir agi en dépassant les limites de la nature humaine** (car qui est prêt à tuer son propre frère et son proche, si ce n'est qu'il fait entièrement don de lui-même dans ce but), **la Providence Divine vous dirigera de manière surnaturelle.** » Autrement dit, celui qui dépasse ses limites naturelles pour surmonter une épreuve obtient que du Ciel, l'on se conduise avec lui mesure pour mesure de la même manière.

Nous avons déjà rapporté par le passé ce qu'écrivait le Bné Issakhar au nom de Rabbi Yé'hiehl Mikhal de Zeltchov : « **Lorsqu'un homme aura besoin que l'on agisse pour lui au-delà du naturel, il accomplira alors une grande Mitsva hors de ces limites qui agira En-Haut de la même manière. Car s'il reste dans le cadre de la nature, tout ce qu'il fera ne portera pas de fruit.** »

Le Netsiv explique dans la suite, les paroles de Moché Rabbénou : « *Consacrez-vous dès aujourd'hui à Hachem* » :

Cet acte, qui s'oppose à la nature humaine, accompli très difficilement, "a sur leur cœur une influence forte et puissante pour qu'ils

continuent désormais à agir uniquement en l'honneur d'Hachem, chose qui jusqu'alors leur était difficile". Ce qui signifie que celui qui surmonte une épreuve une fois et "se fait violence" pour accomplir la volonté d'Hachem, mérite de surmonter dorénavant facilement son Yetser. En outre, son Yetser Hatov en sera renforcé et son Yetser Hara affaibli. Et certains acquièrent ainsi leur monde futur en un instant.

On retrouve également ce sujet dans notre Paracha à propos du verset : « *Vois, J'ai nommé pour (l'œuvre d') Hachem, Betsalel fils d'Ouri fils de 'Hour* » (31, 2), et 'Haza'l d'expliquer (Chémot Rabba 48, 1) : "Au moment où le peuple d'Israël voulut d'adonner à l'idolâtrie, 'Hour se dévoua pour le Saint-Béni-Soit-Il, et s'opposa à eux. Ils se levèrent et le tuèrent. Le Saint-Béni-Soit-Il lui dit : **'Par ta vie, Je te le rendrai (...), tous les fils qui sortiront de toi, Je grandirai leur nom dans le monde.**'" De là, on voit que celui qui fait don de lui-même en luttant vaillamment pour l'honneur d'Hachem mérite des enfants vertueux, honnêtes et justes. De même, ce don de lui-même dont 'Hour fit preuve fut ce qui valut à son petit-fils d'être le bâtisseur du Sanctuaire et de mériter ainsi de s'élever aux niveaux spirituels les plus élevés.

Il est écrit dans notre Paracha : « *Aharon appela en disant : "Demain, ce sera une fête pour Hachem."* » (32, 5), et Rachi d'expliquer : "Son cœur était dirigé vers le Ciel, car il était certain que Moché viendrait et qu'ils serviraient Hachem." A priori, il faut néanmoins comprendre encore pourquoi Aharon annonça fit cette annonce car même s'il pensait que Moché viendrait le lendemain et que les Bné Israël serviraient Hachem, ce jour n'aurait été toutefois qu'un jour comme les autres. Quel rapport y avait-il avec une fête ? [On sait, au nom des disciples du Ari Za'l, que le "lendemain" en question était le 17 Tamouz, et si les Bné Israël n'avaient pas fauté, le "Tikoune complet" (la réparation finale du monde) aurait été accompli, et le 17 Tamouz aurait été un jour de fête. Bien que finalement il en fut autrement, néanmoins, à l'avenir, il



en sera ainsi.] J'ai entendu une explication tirée des livres saints selon laquelle lorsqu'un juif surmonte son Yetser Hara et l'immole en l'honneur d'Hachem, ce jour est considéré pour lui comme un jour de fête. Or, ce jour-là, le Yetser Hara prit terriblement le dessus sur les Bné Israël. S'ils avaient surmonté cette épreuve et l'avaient "jugulé", ce jour aurait été réellement celui d'une "fête en l'honneur d'Hachem" pour tous les Bné Israël, **un Yom Tov de victoire sur leur Yetser Hara !**

Un juif vivait dans un village et louait au seigneur de la région une brasserie et une grande propriété qui lui permettaient de bien gagner sa vie. Une année, l'hiver fut très rude, pluvieux et neigeux, de sorte que les voyageurs se firent rares. Peu de clients vinrent consommer dans sa brasserie, et notre juif gagna à peine de quoi se nourrir, sans parler des frais de location qu'il ne put, bien entendu, couvrir.

L'échéance de sa redevance au seigneur arriva sans qu'il n'ait le moindre sou en poche pour la payer ? Il n'eut d'autre choix que de se rendre, rempli de crainte, chez le seigneur qu'il implora et supplia pour qu'il repousse le paiement à l'année suivante. Il lui promit de payer alors pour les deux années écoulées (avec l'espoir que l'année qui viendrait verrait sa brasserie se remplir à nouveau de clients, et qu'il aurait l'argent nécessaire). Le seigneur, d'ordinaire inflexible, se laissa cette fois attendrir et accepta le marché. L'été arriva, s'acheva et ce fut de nouveau l'hiver. Et quel hiver ! La neige de l'année précédente n'avait été qu'un préliminaire à celle de cette année. De ce fait, les voyageurs cessèrent complètement de venir. Et voici que le "jour du jugement" s'approchait : le jour de l'échéance du paiement ! Le juif fit un rapide calcul : « **L'argent a disparu, que vais-je devenir ?** Le seigneur va prononcer ma sentence et celle de toute ma famille et nous faire rapidement passer dans l'autre monde ! » Que fit-il ? Il rassembla toutes ses affaires, en chargea une charrette, et s'enfuit vers des horizons plus sûrs. Malheureusement, en arrivant aux portes de la ville, il se retrouva nez à nez

avec le seigneur en personne. Il craignit alors d'être pris en flagrant délit de fuite. Qui sait ce qui allait lui arriver à présent ? Néanmoins, un juif ne perd jamais espoir et, sur le champ, une idée germa en lui : il aborda de lui-même le seigneur en lui disant : « Je n'ai pas oublié, dans deux jours, je viendrai chez votre seigneurie, remplir ses mains de l'argent de la location ! Je me dépêche de rejoindre la grande ville puisque demain, nous avons un jour de fête. Comme votre seigneurie le sait très bien, à chaque fête, nous nous rendons chez notre proche qui habite là-bas.

- Je ne vois pas de quoi tu parles, lui répondit le seigneur. Je connais pourtant bien les fêtes juives : la fête des Matsot, la fête de Chavouote, la fête de Soucot. Aurais-tu l'obligeance de m'apprendre de quelle fête il s'agit à présent ?

- Aujourd'hui, répondit-il, c'est **la fête de la délivrance !** »

Le seigneur prit congé de lui en paix et lui souhaita un bon voyage. Et le juif se réjouit de s'être ainsi tiré d'affaire.

Le lendemain, le seigneur se promena dans les rues de la ville et remarqua que les juifs menaient leurs affaires comme à l'accoutumée : tous les magasins étaient ouverts et ils tenaient en main leurs téléphones portables et d'autres objets profanes. Il demanda au premier juif qu'il rencontra : « Comment pouvez-vous profaner votre fête de la sorte ? N'est-ce pas un jour de fête aujourd'hui pour vous ?

- De quelle fête s'agit-il ?, demanda le juif.

- Mon "Mochké" (c'est ainsi que les nobles surnommaient les juifs qui louaient leurs brasseries) m'a appris que vous aviez un jour de fête aujourd'hui. »

Le juif, perspicace, comprit qu'il y avait "un jour de fête et de joie" entre un certain Mochké et le seigneur et il fit mine de se souvenir en demandant au seigneur :



Pourriez-vous me dire comment votre Mochké a-t-il appelé cette fête ?

- Il a dit que c'était la fête "de la délivrance" !

- **Ah, la fête de la délivrance, oui bien sûr ! C'est la plus grande de toutes les fêtes juives ! Cependant, elle est différente de toutes les autres, qui ont une date fixe. Celle-ci, chaque juif possède sa date personnelle à laquelle il fête sa délivrance ! »**

Il en est de même pour chaque juif, chacun avec ses épreuves personnelles :

pour l'un il s'agit de protéger ses yeux de spectacles indécents, pour l'autre, de garder sa bouche de propos médisants et pour un autre encore, de ne pas vexer son prochain. Pour certains, l'épreuve consistera à fournir un effort dans l'étude de la Torah, alors que pour d'autres, ce sera dans le domaine de la prière.

Chacun pourra se délivrer de son Yetser Hara dans le domaine précis qui le concerne, au moment qui lui est propre. Et en effet, cette fête sera pour lui la plus grande des fêtes juives !

